

Tintin, les picaros et la fin des Temps



Par Nicolas Bonnal

On avait beaucoup attendu l'album, après l'étrange et drolatique Vol 714 pour Sydney qui recyclait le Matin des magiciens de Pauwels et Bergier : et l'on fut servi.

Les picaros furent insultés ou incompris. On voyait bien qu'Hergé avait renoncé à sa mythologie ; comme si l'on pouvait encore pratiquer le voyage absolu dans les années 70 marquées par le tourisme de masse, les vols à bon marché, les tropiques à l'encan et l'abominable Guide du routard. Le vacancier est le yéti des plages.

Tintin et les picaros fonctionne comme une fiction aventurière à rebours. On voyage, mais c'est pour se faire enfermer, se faire observer par un tyran et ses caméras. Tintin prend le relais de McGoohan dans Le Prisonnier. Il est dans une luxueuse villa où plus rien ne se passe, puisqu'il faut s'y taire.

Quand il passe dans la jungle, la même impression d'irréalité le poursuit. Le général Alcazar bouffonne au milieu d'ivrognes, il est soumis à son ogresse américaine qui prend le relais de la Castafiore, et il rêve de cruauté dont il serait cette fois l'auteur et plus la victime. La même banalité des changements dictatoriaux reproduit celle des élections démocratiques, lesquelles laissent le consommateur électeur éternellement insatisfait (voir Obama, Sarkozy, Blair, Berlusconi et le reste). La dernière bulle de l'album montre d'ailleurs que le pays restera misérable avec le changement de pouvoir. Hergé ne se fait pas d'illusions sur nos sociétés, et il le donne à lire. Voilà pourquoi aussi Tintin ne joue plus au matamore : il joue soft, comme on dit, prend un tour politiquement correct, non violent, et il prépare sa révolution... orange.

Le grand intérêt pour moi de l'album réside dans l'apparition du commando de touristes. Tintin au pays des touristes ? Mais oui, et cela montre l'entropie accélérée des décennies de la société de consommation, qui ont plus changé la planète que des milliers d'années d'histoire, et qui ont définitivement altéré l'humanité et son rapport au réel. Tintin, l'homme de l'Amazonie et de l'Himalaya, de l'Hyperborée et des tombeaux égyptiens, se retrouve dépassé, rattrapé, humilié par un quarteron de salariés en retraite venus faire la fête sous les tropiques, avec un masque de carnaval.

Et il va les utiliser, ses figurants, en faire des acteurs malgré eux de son jeu politique dérisoire (changer de président). Tintin crée, dis-je, une révolution orange, de celles qu'on avait vues dans les pays de l'ex-bloc soviétique, quand on lançait des manifestations contre un pouvoir aphone qui devait aussitôt se démettre sous les applaudissements de la presse et des médias de l'Ouest. De ce point de vue, et encore génialement, Hergé se fait le prophète du monde sans Histoire où nous vivons ; et qui est fondamentalement un monde de jouisseurs lassés qui ne veut plus d'histoires. Même plus qu'on lui en raconte. C'est pourquoi il utilise son nouveau héros, depuis plusieurs épisodes, depuis L'affaire Tournesol ou depuis Coke en stock, qui inaugure la série des albums crépusculaires du grand maître, et qui est là pour se moquer de ses personnages, j'ai nommé Séraphin Lampion, qui exerce l'honorable profession d'assureur. C'est d'ailleurs quand elle lui claque la porte au nez que la Castafiore se fait dérober son émeraude par la pie voleuse.

Les Picaros liquident donc l'univers de Tintin. En Amérique du Sud, le mot désigne aussi l'escroc, l'agioteur, maître des sociétés modernes, c'est-à-dire baroques. Il n'y a plus d'histoire, il n'y a plus non plus de géographie, la technologie l'a décimée. Il n'y a plus d'exotisme, les carnivals, les festivals et les voyages en groupe l'ont décimé, ainsi que la culture.

On comprend que l'album ait déchaîné l'ire de certains aficionados, pour reprendre un terme latino bien connu. Ici Hergé a repris une vieille ficelle du métier, comme lorsque Conan Doyle avait voulu mettre fin aux aventures de Sherlock Holmes, fatigué qu'il était d'être dépendant ad vitam de sa création. Mais il l'a fait en gardant son personnage en vie, en le normalisant, en le glissant dans un monde d'ombres médiocres (cf. Haddock esclave de la Castafiore – chaste fleur ou casse ta fleur ?). C'est plus dur à supporter, quand on s'est voulu l'héritier de Virgile, de Defoe ou de Jules Verne.

On peut remercier Hergé d'avoir décrit et prédit l'enfer américano-tiers-mondiste où nous survivons patibulaires. Hergé, prophète d'un monde qui ne veut plus d'histoires...

Tintin, les picaros et la fin des Temps